

ETC



Les bourdonnements de la couleur

Francine Messier : *Tourbillon et sarabande*, Musée d'art de Joliette. Du 15 septembre au 27 octobre 1991

Robert Racine

Numéro 18, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, R. (1992). Compte rendu de [Les bourdonnements de la couleur / Francine Messier : *Tourbillon et sarabande*, Musée d'art de Joliette. Du 15 septembre au 27 octobre 1991]. *ETC*, (18), 45–46.

ACTUALITÉS / EXPOSITIONS

LES BOURDONNEMENTS DE LA COULEUR



Francine Messier, *Tourbillon et sarabande*, 1991. Vue de l'exposition.

Francine Messier : *Tourbillon et sarabande*, Musée d'art de Joliette. Du 15 septembre au 27 octobre 1991

En entrant dans la salle où sont présentées les neuf nouvelles toiles de Francine Messier, on plisse les yeux. On ne sait pas. On ne sait plus. On regarde. Approche. Recule. On devine ici une figure, là une spirale, une bête, un rocher. Il y a tout cela. Il y a surtout la couleur. Des couleurs enivrées. Déroulées. Décryptées. Étirées. Des corps humains en forme de sentiers qui nous mènent au-delà du dessin, au-delà du contour des choses. Des formes organiques qui émergent des murs immaculés du musée. Le dessin se colore à même le mouvement. De loin, tout semble simple. Mais lorsqu'on avance, à quelques pieds de l'œuvre, mille strates s'offrent à nous. Des bouts de toiles découpées se superposent les unes sur les autres pour former un mouvement, un ventre, un bras. On regarde les toiles étoilées comme si nous étions dotés d'un sixième sens : celui de *voir dans le blanc* comme certains animaux voient dans le noir. Francine Messier voit à travers la blancheur de l'espace des paysages de l'en-dedans. Des lieux où la sonorité des frottais et du

dessin se mêle aux parcours de la ligne et du volume. Dans toutes ces toiles, de *Circulation interne* (1990) à *Le Voyage* (1991), la couleur bouge, circule, modèle les blancs de l'éclat ; de la transparence au brouillard. On songe à des cartes géographiques où les noms des villes, des pays seraient remplacés par un geste, une attitude, une perspective, un enchaînement. Il y a là des tracés secrets menant à la découverte de soi. Ils nous font découvrir la non-dimension du déplacement, l'apesanteur de la durée, le foisonnement des motifs célébrant le présent de la mémoire.

La nature est ici partout présente. L'artiste vit par elle. Que ce soit dans la campagne du Mont Saint-Grégoire ou près de Pointe-au-Père (Rivière-du-Loup), les rochers, herbes et sable, galets et bois invitent le regard, l'intuition de l'artiste à célébrer les nervures du paysage. *Les stratifications* (1991) témoignent de cette vision. Les titres ici tiennent lieu de notes, de « déclencheur », d'hommage. La figure humaine parfois se développe, épanouie, au bout d'une courbe bleue, ocre,



Photo : Suzanne Joly

Francine Messier, *Tourbillon et sarabande*, 1991. Détail.

sinueuse. L'artiste tient à cette présence. Il n'y a pas d'histoire cependant : « Je fais rencontrer des moments », dira-t-elle. Il s'agit de vision, d'écoute, de sensation, d'intériorité. Mais présentées de telle façon qu'il faut au spectateur une halte, un temps de liberté.

Les toiles de Francine Messier demandent beaucoup d'espace, comme tout paysage, comme toute pensée. De ces réseaux de la couleur, parfois sage, parfois étourdie, ourdie, émane une manière de proposer et de recevoir la matière, pigment de l'image. Si le blanc qui accueille les toiles est important, la disposition des bandes peintes l'est davantage. L'artiste commence par dessiner sur une grande toile au mur. Puis elle découpe, au sol, les sections qu'elle conservera pour les re-fixer au mur et enfin les peindre. Ces pièces de toiles, lanières irrégulières, peaux retouchées, croisées, tissées, agissent comme des relais, des ponts. Elles sont des sites colorés, tonifiant le territoire de la vision. L'artiste dessine au crayon noir. Mais le sixième sens de Francine Messier pousse son expérience du noir au-delà de toute convention : « Je vois mes noirs en couleur », dira-t-elle. Comme si elle extrayait de l'opaque la lumière des teintes, le sifflement de la vie, la pulsion du rêve. L'onirisme est là, manifeste. À la fois précis et indéfini. Paradoxe de la création qui ne demande qu'une chose : poursuivre sans expliquer. Poursuivre cette glissade des corps. Poursuivre, dans la ronde de la sarabande, le tourbillon du geste, les spires du zigzag. Poursuivre l'élan généreux qui capte le regard d'autrui pour le propulser ailleurs, renouvelé. Dans ce monde, il faut attendre, guetter, surprendre ou se laisser envelopper par une « apparition disparaissante » (Vladimir Jankélévitch). Il faut cheminer le long de ces nouveaux pictogrammes pour capter le jaillissement des fragments de l'image. Ce pourrait être des rêves d'insectes, la vision des plantes, l'audition des minéraux. La lumière ici donne et reçoit, simultanément. De tout cela, Francine Messier retire une écriture nouvelle de la

peinture. Les personnages deviennent les paysages qu'ils parcourent. Leur contemplation au détail près, se fond au bond de l'idée. Il y a là une manière très subtile de peindre la crête des choses et des êtres. Comme s'il fallait comprendre le feu pour en accepter la brûlure. Dé-spiraler les cercles concentriques pour se laisser entraîner dans le cycle des *spins*. Les couleurs de Messier sont des temps d'arrêt de la blancheur. Alors, il faut partir du blanc pour aller au blanc en déambulant entre la couleur. De là émergent les profils de la marche, de l'action, la course sage vers la découverte sans limite. On devine l'essentiel de la couleur, du trait. Il y a dans l'art de Messier une magie de l'entrelacement. Les couleurs deviennent corps et rêvent aux formes qui les modèlent. Le mur blanc est à l'image d'une lamelle de microscope sur laquelle l'artiste dépose une cellule nouvelle. Les ramifications vivantes de la substance, le schéma général des structures apparaissent tout à coup magnifiés lorsque nous posons l'œil sur l'oculaire. À force de regarder ces œuvres, on en vient à penser qu'à l'intérieur de la cellule blancheur bat le rythme d'un spectre infini. *Bijou solaire* (1991), *Zénit* (1990), *Cercle et détachement* (1991) s'offrent à nous comme les retailles d'un arc-en-ciel imaginaire. Elles tombent sans poids en épousant la rose des vents. Elles nous déstabilisent. Incarnent l'impalpable. Dévoilent le vierge. Nous font osciller entre le macroscopique et le microscopique. Où sommes-nous en regardant *Le sécateur* (1990), *Zone de titre* ou *Chevron* (1991) ? Devant, derrière, en-dessous, au-dessus... Entre l'invisible et le coloré ? Entre l'émission et l'écho ? Les toiles sont là comme des zones occupées, treillis multicolores, empreintes digitales du blanc, du loin, du près, du plissement des yeux.

La poésie de Francine Messier pourrait tenir dans cette équation : plisser les yeux, grands ouverts, quelque part, entre la grâce et le quotidien.

ROBER RACINE